

CLARISSE
SABARD

La Plage de la mariée



Par l'auteur des *Lettres de Rose*,
Prix du Livre Romantique


CHARLESTON

Le nouveau roman envoûtant de l'auteur du best-seller *Les Lettres de Rose*

2015, Nice.

Zoé, 30 ans, est en pleine dispute avec sa conseillère Pôle Emploi lorsque sa vie bascule. Ses parents viennent d'avoir un grave accident de moto. Son père est décédé sur le coup, sa mère est trop grièvement blessée pour espérer survivre, mais encore assez lucide pour parler.

Elle va révéler à Zoé qu'elle lui a menti depuis toujours : l'homme qui l'a élevée n'est pas son véritable père. Elle donne un seul indice à sa fille pour retrouver son père biologique : « La Plage de la mariée ».

Après quatre mois de déni, Zoé finit par craquer et part à la recherche de la vérité. Elle atterrit en Bretagne et se fait embaucher dans une « cupcakerie » tenue par une ancienne psychologue franco-américaine, Alice. Dans ce salon de thé, plusieurs personnages se croisent et voient leurs destins se mêler, tandis que Zoé part à la recherche de son père et tente de comprendre pourquoi sa mère lui a menti durant toute ces années.

COUP DE CŒUR DES LECTRICES CHARLESTON

Clarisse Sabard est une jeune trentenaire férue de lecture et de robes vintage, persuadée d'avoir vécu à New York quelque part entre les années 1920 et 1950. *Les Lettres de Rose*, son premier roman, est le lauréat du Prix du Livre Romantique. *La Plage de la mariée* est son second roman.

www.editionscharleston.fr

ISBN 978-2-36812-129-0



9 782368 121290

19 euros
Prix TTC France

L'AVIS DES LECTRICES CHARLESTON

Brillant, aimant, lumineux et oui, romantique, ce second roman vient confirmer l'indéniable talent de Clarisse Sabard pour nous conter de belles histoires qui restent dans le coeur.

Aurélie, du blog *Bettie Rose Books*

Un portrait de femme, résolument moderne et joyeuse, qui nous entraîne de la Côte d'Azur à la Bretagne, au travers d'une quête personnelle et d'une solidarité amicale qui réchauffe les coeurs, pour notre plus grand plaisir de lectrice !

Caroline, du blog *Carobookine*

Un savant mélange entre humour, chasse aux trésors du passé, feel-good et romance.

Stéphanie, du blog *Sorbet Kiwi*

Ce roman est juste sublime : l'histoire est à la fois toute douce et sucrée, et pleine de rebondissements et de secrets bien cachés. Ce roman est une petite pépite, un livre doudou à lire absolument.

Maëlle, du blog *Une Fille à la Vanille*

L'histoire est pleine de sensibilité, de tendresse, de partage, d'amour, d'amitié, et avec des touches d'humour qui allègent les tensions qui auraient pu alourdir le récit. Un magnifique roman qui se dévore, et se referme le sourire aux lèvres et à regrets !

Julie, du blog *Les petites lectures de Scarlett*

Un véritable coup de coeur. Le livre feel-good par excellence.

Cynthia, du blog *Lectrice-Lambda*

Entre rebondissements et secrets, ce livre nous fait voyager en Bretagne et dans les secrets de famille.

Coralie, du blog *Les tribulations de Coco*

Un joli contemporain teinté de thriller, de romance et de chick-lit, porté par une plume haute en couleur, pleine d'humour et de tendresse. Clarisse Sabard n'en fait jamais trop, a le sens du détail et en dépit de quelques petites longueurs, elle nous livre un roman qui se dévore. Une vraie lecture doudou !

Cassandra, du blog *Prettyrosemary*

Ce livre traite d'une histoire de famille certes, mais il va plus loin en nous délivrant des messages tels que : la quête de soi, le pardon, l'amour, la tolérance ... j'ai adoré découvrir l'histoire de Zoé et des autres personnages.

Élodie, du blog *Les confidences de Miss Elody*

LA PLAGE DE LA MARIÉE

Du même auteur, aux éditions Charleston
Les Lettres de Rose, 2016

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2017

29 boulevard Raspail

75007 Paris – France

contact@editionscharleston.fr

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-129-0

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :

www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter @LillyCharleston

Clarisse Sabard

LA PLAGE
DE LA MARIÉE

Roman


CHARLESTON

À mes deux Croato-Bretons préférés, Steeve et Ivan.
« Don't look in any direction but ahead. »
Nico Rosberg, pilote de Formule 1.

*« Oui, quel est le plus profond, le plus impénétrable des deux :
l'océan ou le cœur humain. »*
Lautréamont, *Les Chants de Maldoror*

PROLOGUE

La légende raconte que, par une nuit de 1851, une jeune mariée du village de Saoz perdit brusquement la tête. Prise de folie, elle sortit comme une furie de la maison en granit de son époux, traversa la lande froide et brumeuse sans ralentir le rythme de sa course folle, comme si elle avait à ses trousses le diable en personne. Autour d'elle, plus rien n'existait : ni le vent qui s'était levé et s'engouffrait sous sa chemise de nuit d'une blancheur immaculée, ni la peur de l'Ankou qui, à en croire les superstitions locales, passait à bord d'une charrette afin de recueillir les âmes des défunts. Tandis que d'épais nuages s'efforçaient, à tour de rôle, d'obscurcir la lune pleine et ronde, la jeune femme courait encore et toujours, ses pieds nus foulant la terre humide et les herbes folles. Elle arriva sur le plateau qui surplombait la plage la plus inaccessible du village, celle où, disait-on, les habitants de Saoz avaient caché un trésor lorsque les Anglais avaient tenté, des siècles plus tôt, d'envahir la côte. Elle ne sut pas s'arrêter à temps. Personne ne put dire si elle reprit ses esprits alors qu'elle effectuait son saut de l'ange vers la mort. On retrouva le cadavre de la jeune mariée le lendemain matin, sur la plage, le corps déchiré d'avoir rebondi sur les roches

acérées. Le mari, quant à lui, était pendu dans leur chambre nuptiale...

Avril 1984.

Yann essayait de se concentrer sur la route. Ce n'était pas chose aisée à plus de minuit, avec sa petite amie à ses côtés, qui se trémoussait sur l'air de la radio, *What a Feeling*, le tube du moment chanté par Irene Cara. Comment ne pas être hypnotisé par ses boucles blondes qui sentaient si bon le shampoing à la vanille, par ses formes si savamment mises en valeur dans son tee-shirt rose et sa mini-jupe noire ? Il avait rencontré Nathalie lors d'une soirée étudiante quelques semaines plus tôt à Lorient. Tous les deux avaient été irrémédiablement attirés l'un par l'autre et profitaient de cette relation encore toute neuve, sans réfléchir à l'avenir. Ils disposaient de tout leur temps, à vingt ans.

Au volant de sa Renault 5, Yann traversa Saoz, un village de pêcheurs. Il longea la jetée, bordée de ravissantes maisons aux couleurs pastel, avant de remonter vers la place de l'église. Un instant, il se tourna légèrement vers Nathalie et leurs regards, complices, se captèrent, pleins de désir. S'il s'était écouté, le jeune homme aurait garé sa voiture ici et succombé tout de suite aux charmes de la jeune fille. Il se ressaisit et continua sa montée, vers la sortie du village. Il lui fallait encore traverser le plateau qui dominait les plages et le port de pêche, avant de repiquer, de l'autre côté, vers Plougarmor, la petite ville où il résidait.

Yann sentit un frisson le traverser. C'était ridicule, mais il ne pouvait s'empêcher de se remémorer la légende de cette jeune mariée qui avait perdu la vie sur les rochers. Ce n'était que du folklore, il le savait bien, l'histoire ayant été rapportée d'une famille à une autre depuis des générations. Néanmoins, avec cette pleine lune qui éclairait la route de façon inquiétante et accentuait la moindre ombre, sans compter les bruyères qui

semblaient se mouvoir par vagues sous l'effet de la brise, il se sentait tendu.

— Ça va ? demanda Nathalie, qui avait remarqué son soudain changement d'attitude.

— Oui, préféra-t-il mentir, j'ai certainement trop abusé de la bière.

Nathalie hocha la tête et se remit à gigoter en rythme avec la musique diffusée par la radio. Yann ne quittait pas la route des yeux et c'est en dépassant le point le plus haut du plateau qu'il la vit. La forme blanche se déplaçait, non, errait sur le plateau. Ce ne pouvait être qu'un effet de son imagination, il ne voyait pas d'autre explication. Il se força à regarder droit devant lui, mais il la savait toujours là, sur le côté. Ses mains se crispèrent sur le volant. Ainsi, c'était vrai et ils allaient mourir ici, victimes de la légende de la mariée.

Sans crier gare, la forme se précipita vers la route, se jetant presque sur sa voiture et Yann ne put que piler brusquement en hurlant.

— BORDEL !!!

Il ferma les yeux en serrant ses paupières autant que possible – mon dieu, pourvu que ce ne soit pas douloureux ! – et sursauta en sentant une main lui secouer l'épaule.

— Elle est partie. Tu ne l'as pas touchée.

Nathalie se voulait rassurante, bien qu'il la sentît, à son souffle court, un peu secouée par l'incident.

— Elle est partie ? demanda-t-il, incrédule. Vraiment ?

— Oui. Elle semblait plutôt affolée, tu ne crois pas ?

Yann, hébété, se tourna vers sa petite amie.

— Affolée ? Tu ne connais donc pas la légende ?

— La légende ? Quelle légende ?

— Celle de la mariée, répondit-il en tentant de maîtriser les tremblements de sa voix.

Nathalie pouffa de rire.

— Oh non, mon Yannou, ne me dis pas que tu crois à ces histoires qu'on se raconte autour des feux de camp pour avoir la frousse !

LA PLAGE DE LA MARIÉE

Devant sa mine décomposée, elle reprit sur un ton un peu plus sérieux :

— Ta mariée avait l'air bien vivante, crois-moi. Ce n'était rien qu'une étudiante un peu ivre, si tu veux mon avis. Rien de plus.

— Oui, il paraît que c'est toujours l'impression qu'elle donne. On se tire d'ici.

Ignorant les sarcasmes de Nathalie, il repartit en trombe en se jurant de prendre une bonne cuite pour oublier tout cela.

... La légende dit aussi que, depuis, le plateau est maudit. Par les nuits de pleine lune, le fantôme de la mariée apparaîtrait aux promeneurs les plus téméraires, qui osent s'approcher de ces falaises. Alors, elle les charmerait, avant de les entraîner avec elle dans sa chute mortelle, vers le banc de sable que l'on a dès lors baptisé la plage de la mariée.

— **N**on mais ce n'est pas possible, ça, bon sang ! Est-ce qu'un jour Leo et Kate Winslet vont finir par comprendre qu'ils sont faits pour être ensemble ?

Elsa, assise sur le siège de coiffeur, paraît sur le point d'envoyer valser la revue people que Jean-Baptiste, le seul être humain autorisé à s'occuper de nos cheveux, lui a donné à feuilleter en attendant mon arrivée. Je lui réponds, sur le ton de la plaisanterie :

— Encore une affaire à ranger dans nos DPNE.

Nos DPNE, comprendre : Dossiers People Non Élucidés. Nous en avons des tonnes en réserve. Sur le podium de notre tiercé gagnant : « *Beyoncé a-t-elle porté un faux ventre durant sa grossesse ?* », « *Marilyn Monroe a-t-elle été assassinée ?* » et « *Jim Morrison est-il vraiment mort ?* » Nous avons débattu sur ces sujets un incalculable nombre d'heures, durant lesquelles nous avons englouti des tonnes de glaces Häagen-Dazs issues de la réserve personnelle d'Elsa, sans jamais réussir à obtenir le moindre début de réponse concrète.

Elsa lève les yeux du magazine.

— Ah, je ne t'avais pas vue arriver.

J'admire ses cheveux bruns, qui tombent en cascade sur ses épaules et brillent de mille feux.

— Ta coupe est parfaite, comme d'habitude.

— Je ne la dois qu'à JB, et demain mon brushing sera déjà foutu. On a fini depuis un bon moment, tu es en retard, raille-t-elle.

— Et voici ton sac, Elsa, annonce joyeusement Jean-Baptiste, en lui tendant ses affaires.

Je le salue et en profite pour lui demander si tout s'est bien passé.

— Tu connais Elsa, s'amuse-t-il, comme d'habitude elle a été chiante et m'a menacé des pires représailles si je ferais sa coiffure. Mais elle s'est mise à ronronner de plaisir pendant le massage du cuir chevelu.

— Et dire que je te paie une fortune pour entendre de telles conneries ! rétorque cette dernière en riant. Ceci dit, tes massages sont divins !

Nous quittons le salon de coiffure dans la bonne humeur. Mon amie est resplendissante, avec sa tunique fleurie et son pantalon de lin blanc. L'approche de la quarantaine lui sied à merveille ! Dehors, la fournaise nous accueille, une chaleur étouffante comme en connaît Nice durant l'été, une chape de plomb qui s'abat sur la ville dès le matin et s'accroche jusqu'à la nuit tombée. Sans le moindre souffle de vent, l'air est irrespirable. Je ne peux m'empêcher de pester :

— Je déteste le mois d'août, je déteste les grandes villes !

— Il faut faire avec, ma Zouzou, on ne va pas changer le climat juste pour tes beaux yeux !

D'un soupir, je réajuste mes lunettes de soleil, jusque-là juchées sur le fichu blanc noué autour de mes cheveux, et lui demande, soucieuse, tout en marchant à côté d'elle :

— Cela ne te dérange pas d'ouvrir pour nous, au moins ?

— Tu as stipulé dans ton SMS qu'il s'agissait d'une « réunion de crise ». Dans quel autre endroit que mon pub envisages-tu une telle manifestation, dis-moi ? Dans la chambre de la reine, à Buckingham Palace, peut-être ? Avec ses corgis pour conseillers ?

Alors que nous avançons vers la place Masséna, inondée de soleil et de touristes armés de perches à selfies, je réalise que s'il y en a une qui va vraiment me manquer, avec sa grande gueule tendre, c'est bien Elsa. Neuf années nous séparent, pourtant cette différence n'a jamais constitué un obstacle à notre amitié, bien au contraire.

Elsa a su devenir la grande sœur que je n'ai jamais eue, une sacrée femme au dynamisme contagieux, que j'admire tant pour ses choix de vie que pour sa détermination. Je me souviens encore d'elle, douze ans auparavant, débarquant dans la boutique d'articles de fêtes de mes parents. Elle cherchait des costumes traditionnels irlandais et un peu de décoration pour l'inauguration de son pub. Passionnée par ce pays, dans lequel elle a vécu cinq ans, elle avait prévu des animations et convié quelques-uns de ses amis nord-irlandais pour assurer l'ambiance. Remarquant que j'écoutais attentivement la conversation, elle m'a demandé si c'était le pub ou les Irlandais en eux-mêmes qui m'intéressaient autant. Notre complicité a été immédiate et j'ai vite pris mes quartiers dans son bar, donnant même parfois un coup de main pour le service, en extra. Son pub remporte un grand succès. Elle a réussi à écarter la clientèle de poivrots tant redoutée, et son établissement est principalement fréquenté par des trentenaires en pleine ascension professionnelle, des hipsters portant vêtements cintrés et barbes fournies, ou encore des copines qui ont besoin de se détendre après une longue semaine bien remplie. Nous voyons aussi régulièrement des familles qui viennent se rafraîchir après une journée à la plage. Une clientèle variée, en somme.

Elsa est une femme pimpante, ses grands yeux bleus pétillants témoignent d'une curiosité naturelle pour autrui. Elle est aussi une grande voyageuse, éprise de liberté, qui a fait trois enfants et les élève seule (le père ayant subitement décidé d'aller diriger un hôtel sur une île dont seuls les touristes les plus aisés connaissent l'existence), et elle se fiche bien de l'opinion générale. Adorable, mais qui ne se laisse pas marcher sur les pieds, quitte à manquer de tact, parfois. Avec son activité

professionnelle, cette forte personnalité lui est particulièrement utile.

En cette fin de matinée, nos pas nous portent vers le Vieux-Nice et nous remontons une artère passante avant de nous arrêter devant l'établissement d'Elsa. Le bar fait l'angle avec une des ruelles chargées d'histoire de la ville, où l'on peut admirer de vieux bâtiments qui datent du Moyen Âge. Ici, l'air est beaucoup plus respirable, le soleil ne parvenant pas à percer entre les vieux murs étroitement rapprochés. Des touristes passent, la plupart en savourant une glace. Plus tard, ils enverront sur Instagram une photo des fleurs qui bordent les fenêtres des façades colorées. Il est encore trop tôt pour sentir les émanations appétissantes des restaurants de spécialités locales, mais du linge qui sèche sur un balcon nous renvoie une agréable odeur de lessive.

Il ne faudrait pas que ça me manque, en fin de compte.

Ce n'est surtout pas le moment de verser dans le doute et la nostalgie ! Je ne vais pas commencer à me chercher des excuses pour ne pas franchir ce cap. D'autant que, pour la première fois depuis des mois, je sens poindre en moi une notion presque oubliée : l'espoir.

— Déjà là ? lance la voix d'Elsa, me tirant de mes pensées.

Maxime et Émilie nous attendent effectivement face à la devanture vert bouteille du pub, et vu comme ils paraissent soulagés de nous voir, je suis prête à parier qu'ils n'ont, et difficilement encore, trouvé que des banalités à échanger.

— Sauvé par le gong, hein ? je glisse à Maxime en lui faisant la bise.

Je salue également Émilie tandis qu'Elsa sort ses clés.

— Vous ouvrez ? demande un homme déjà éméché, en s'approchant un peu trop près de la porte.

— Jamais le lundi. On a une réunion de crise, marmonne Elsa.

L'homme hausse les épaules et repart en titubant légèrement. Émilie, Maxime et moi ne pouvons nous empêcher de le suivre des yeux, comme si, par la seule force de nos regards, nous pourrions l'aider à marcher plus droit.

— Vous entrez ou vous comptez vous dessécher ici ? interroge Elsa, sur le seuil du pub, les poings sur les hanches.

Nous nous engouffrons dans son bar et elle referme la porte derrière nous, ouvrant les stores au minimum afin de laisser pénétrer un filet de lumière. Maxime s’empresse d’aller loger son mètre quatre-vingt-sept sur l’une des banquettes recouvertes de cuir marron et Émilie va s’asseoir à l’exact opposé.

— J’espère qu’on ne va pas en avoir pour toute la journée, déclare-t-elle sèchement.

Elsa me jette un regard fugace avant de lever les yeux au ciel. Je n’ignore pas ce qu’elle pense d’Émilie et elle sait que je me retiens souvent de lui balancer ses quatre vérités. Elle me fait un peu de peine, pourtant.

J’ai rencontré Émilie au lycée. Son objectif de vie était de décrocher un job extraordinaire dans un secteur au nom imprononçable et un homme assorti à son ambition. Elle est finalement devenue secrétaire dans une mutuelle d’assurances et son mari travaille dans un hypermarché, à la manutention. Elle a dix kilos en trop, qui ne l’enlaidissent aucunement mais la complexent terriblement, et n’arrive pas à avoir d’enfant. Émilie en a conçu une sorte d’aigreur tenace et a tendance à voir dans la réussite des gens le reflet de ses propres échecs. Elle ne se plaint que rarement de sa vie, mais a du mal à accepter le bonheur et les victoires des autres. Elsa et elle sont diamétralement opposées et se supportent très difficilement. La première s’est donné les moyens de mener sa vie comme elle l’entend, en sortant des schémas traditionnels, ce qu’a du mal à concevoir Émilie. Quant à Maxime, très souvent plongé dans sa bulle créatrice, il se contente la plupart du temps de l’ignorer. Il ne la fréquente de toute façon que très peu. Émilie le considère comme un grand adolescent qui refuse d’évoluer. Le tee-shirt à l’effigie de Batman qu’il porte aujourd’hui doit la conforter dans son opinion. Elle est comme ça, elle a son avis sur tout le monde et est persuadée qu’il vaut pour vérité universelle.

Maxime, lui, je l’ai connu en classe de sixième. Mes parents et moi venions de débarquer à Nice, je me sentais perdue dans

le grand collègue où j'ai été scolarisée du jour au lendemain. Max était le gamin un peu poète et solitaire de la classe. Pas celui dont on se moque, mais celui qui préfère rester dans son coin et à qui on fiche la paix tant qu'il n'embête personne. J'ai un peu forcé la porte de son monde en m'installant derechef à côté de lui lors d'un ennuyeux cours de biologie. Une étrange alchimie s'est produite entre nous (je lui ai offert une poignée de M&M'S, mon péché mignon) et il m'a aidée à m'intéresser aux sciences naturelles (en m'expliquant son envie récurrente de disséquer le prof pour voir s'il était comme nous, à l'intérieur). Au fil des ans, nous nous sommes soutenus lors de nos premiers chagrins d'amour (nous nous sommes réciproquement servis de cobayes pour apprendre à embrasser, mais avons trouvé cela dégueulasse), avons copié l'un sur l'autre lors de multiples devoirs, exploré les alentours de Nice à vélo, passé des étés entiers à tenter de trouver du sable sous les galets de la plage. Puis nous avons découvert que la musique nous procurait des émotions indescriptibles. Il a subi sans broncher, pendant un an et demi, mon admiration aveugle et sans limites pour les Spice Girls, jusqu'à ce que, touchée par la grâce, je fonde en larmes en écoutant un vieux disque de Brel, chez ses parents. Ma mère ne supportant pas ma nouvelle idole, je devais écouter le chanteur belge loin de ses oreilles. Mon ami et moi avons ensuite découvert le rock et traversé une période gothique (huit mois et quatre jours). Maxime est finalement devenu professeur de musique et auteur/compositeur/interprète (dictateur, donc) dans un groupe local, Spectre, qui remporte un succès encourageant. Nous sommes aussi inséparables et indissociables que Laurel et Hardy, ou la reine d'Angleterre et ses chapeaux. Fort heureusement, Alexandra, sa compagne, a très bien compris qu'il n'y avait entre nous qu'une amitié fondée sur le respect et la confiance, sans aucune arrière-pensée.

— Je nous sers un bon cidre irlandais ? propose Elsa, d'un ton sans réplique.

Émilie ose lui opposer un refus.

— Ah non, pas question. Juste de l'eau, sinon ma nutritionniste va me tuer.

Du regard, je supplie Elsa de ne rien rétorquer. La dernière fois, elle a tenté de lui démontrer que rentrer dans une taille trente-six à coups de régime strict ne la rendrait pas forcément plus heureuse et que les personnes affamées étaient rarement les plus épanouies, Victoria Beckham en étant la preuve vivante. Émilie lui a alors assené qu'après avoir eu trois enfants, forcément, on se fichait pas mal d'avoir de l'embonpoint. Je me suis jetée entre les deux afin de prévenir une éventuelle giclée d'hémoglobine.

Ce n'est vraiment pas le moment qu'une dispute éclate, pas maintenant, alors que ce que je m'apprête à leur dire sera le coup de pied nécessaire qui me permettra d'avancer pour de bon, de faire le pas de géant dont j'ai besoin. Un saut vers l'inconnu.

Elsa capitule et prend sur elle.

— Bon, bah vu comme ça, au moins c'est zéro calorie.

Elle nous sert nos cidres à la pression, avant de déposer un verre d'eau devant Émilie. Nous sommes à présent tous les quatre assis et Maxime, les mains croisées devant lui, m'encourage d'un signe de la tête. Elsa demande :

— Alors, on trinque à quoi ?

— À mon nouveau départ ! je lance dans un souffle.

J'avale une gorgée de ma pinte et poursuis :

— Il est temps que je me reprenne en mains, non ?

— Je suis bien d'accord, approuve Émilie en tapant de l'index sur la table. Tu ne peux pas rester célibataire ou t'amouracher de pauvres gars toute ta vie...

Je la coupe immédiatement, en secouant vigoureusement la tête :

— Non, non, je ne parle pas de ça. L'amour, ce n'est pas ma priorité actuelle.

Je regarde fixement Maxime, qui a les yeux rivés sur son cidre. Il est tout à fait capable d'être en train de composer une nouvelle chanson !

— Samedi soir, j'ai eu un déclic. Et j'ai pris une grande décision.

Je leur explique dans les grandes lignes tout ce que j'ai jusque-là gardé pour moi et leur relate la discussion que j'ai eue

avec Maxime, après cette prise de conscience. Un sourire satisfait commence à se dessiner sur les lèvres d'Elsa, alors qu'elle devine déjà ce que je vais annoncer. Seule Émilie semble ne pas comprendre où je veux en venir. Je termine ma pinte, lisse ma jupe et annonce :

— Bref, je pars pour la Bretagne !

— Quoi ? !

Émilie a failli recracher l'eau qu'elle était en train de boire. Elle se reprend :

— Comment ça, tu pars ? En vacances, tu veux dire ?

— Je ne sais pas si on peut vraiment parler de vacances. Ce sera certainement beaucoup plus long.

— Tu n'es pas sérieuse ?

— Je dois le faire, c'est important pour moi. J'ai besoin de savoir.

Même si je ne sais pas vraiment par où commencer et que je commets peut-être la pire connerie de ma vie. Mais je me garde bien de le leur préciser.

— Et ton appartement ?

— La sœur de Maxime est en galère. Je vais lui sous-louer mon studio.

Trois paires d'yeux sont accrochées avec force à mon regard. Elsa se lève et me fait signe de venir dans ses bras.

— Je suis fière de toi, ma Zouzou. Cela veut dire que ta petite tête a bien creusé le chemin qu'il va te falloir emprunter dès à présent.

— Vous allez quand même me manquer, ne puis-je m'empêcher d'ajouter en reniflant.

— J'espère bien ! rit Maxime, tandis que ses yeux noisette tintés de vert s'animent. Mais tu penseras si peu à nous lorsque tu seras là-bas, occupée à te gaver de galettes et de kouign-amann !

Je grimace :

— Ma taille quarante commence à viser plus haut, cette ambitieuse, alors on va peut-être éviter les spécialités locales.

Seule Émilie semble plus perplexe et préfère changer de sujet.

— Comment vont tes enfants, Elsa ?

— Super bien, ils sont partis chez ma mère, hier soir. J'en ai profité pour aller me détendre chez le coiffeur.

— Tu ne préférerais pas prendre des congés pour être pleinement avec eux ?

Elsa hausse les épaules.

— À quoi bon ? Ils sont tous les jours avec moi. Je préfère prendre mes vacances en septembre, pour les accompagner en début d'année scolaire et profiter d'un peu de calme pour souffler.

Ma meilleure amie se met à rire en repensant à une scène.

— Avant-hier, Maïssa a demandé en douce à un client de l'aider à faire ses devoirs de vacances. Je m'en suis rendu compte en relisant son cahier, une fois qu'elle dormait. Sept ans et déjà de la suite dans les idées !

Émilie écarquille les yeux de stupeur alors qu'Elsa lave nos verres.

— Et tes clients, ça ne les gêne pas, d'avoir tes marmots dans les pattes ?

Oh mon dieu. Non. Nous y voilà, nous allons l'avoir, notre drame de la journée. Maxime s'efforce de se faire petit sur la banquette et m'envoie une œillade désespérée. Pour ma part, je partirais bien en courant plutôt que d'assister à une scène qui va finir par mettre Elsa hors d'elle et laisser Émilie en larmes. La réaction d'Elsa ne tarde pas à venir ; elle pose avec précaution le verre qu'elle vient d'essuyer et se retourne lentement en prenant appui sur le bar.

Un cow-boy prêt à dégainer.

Elle fixe Émilie droit dans les yeux, avant d'articuler très clairement :

— Les gens qui fréquentent mon établissement sont rarement aigris au point de ne pas pouvoir supporter le symbole de la vie. Qui vient dans un pub pour goûter au silence ?

Ouf, nous avons évité l'esclandre ! Elsa a su garder son calme. Néanmoins, Émilie prétexte une course urgente à faire pour s'éclipser. Je la raccompagne dehors.

— Elle m'a traitée d'aigrie, là ? ! explose-t-elle, aussitôt la porte du pub fermée.

— Elsa a parlé de ses clients, dis-je calmement. Je ne crois pas que tu en fasses partie.

Elle inspire et expire profondément, puis passe nerveusement sa main dans les mèches cuivrées de ses cheveux avant de me demander si la date de mon départ pour la Bretagne est fixée.

— Oui, je prends la route après-demain.

Émilie me dévisage comme si je venais de lui proposer de participer à un hold-up.

— Ah, c'est précipité, dis donc.

Sa voix commence à monter dans les aigus et ses yeux verts à se plisser, autant de signes qui indiquent qu'elle est contrariée.

— Et la boutique ? objecte-t-elle.

Je toussote, sachant déjà qu'elle ne va pas apprécier ma réponse, à savoir que j'ai placé le magasin en gérance depuis quelques semaines.

— Ce n'est pas pour moi, finalement. Ce n'est pas ce que j'ai envie de faire.

— Et tu veux faire quoi ?

— Je vais chercher.

Face à son silence éloquent, j'ajoute :

— Beaucoup de choses, à vrai dire.

Émilie acquiesce lentement de la tête, jouant avec la bretelle de sa robe rouge, puis assène :

— J'espère que nous n'aurons pas encore à te ramasser à la petite cuillère.

Je n'ai pourtant pas le souvenir que tu te sois précipitée avec l'argenterie, la dernière fois.

Je tente de refréner un sentiment d'exaspération croissante, mais ne peux m'empêcher de rétorquer, non sans soupirer :

— Je te remercie pour tes encouragements, ils me vont droit au cœur.

Émilie s'arrête subitement, comme si elle venait de recevoir un uppercut et s'exclame :

— T'es injuste, là ! J'ai toujours été là pour toi ! Excuse-moi de préférer prévenir que guérir.

Mon cerveau se braque sur la défensive et mes mots dépassent rapidement mes pensées :

— Ah ça, j'ai bien remarqué que la phase « guérir » ce n'était pas ton fort !

Émilie reste bouche bée. Je sais que je l'ai blessée.

— Tu fais référence à l'enterrement, c'est ça ? Tu sais très bien que je ne suis pas à l'aise avec ces choses-là et que je n'aurais pas été l'amie qu'il te fallait à ce moment-là si j'étais venue. Mais je t'ai envoyé un SMS, bordel !

Je suis consciente d'être allée trop loin. Des passants nous scrutent avec intérêt, sans doute avides d'avoir un nouveau fait divers à raconter. Je m'efforce de calmer le jeu. Après tout, malgré le portrait que je dépeins d'elle, Émilie a plutôt bon fond. C'est juste qu'elle n'est pas née avec le mode d'emploi pour tout ce qui touche au relationnel.

Respire. Ne lui colle surtout pas de baffes.

— Ok, Émilie, je suis désolée, je n'aurais pas dû.

Je décèle dans son regard une sorte d'étincelle de victoire, mêlée à de l'inquiétude. À moins que ce ne soit tout simplement de la pitié.

— Je te pardonne, va, déclare-t-elle simplement, en me donnant une pression compatissante sur le poignet. Tu dois être en train de faire une dépression, je pense.

La connasse.

— Je ne te raccompagne pas jusqu'au tramway, tu connais le chemin.

Nous nous saluons de façon très brève. Puis je cours rejoindre Elsa et Maxime au pub. Nous avons le début de ma nouvelle vie à fêter. Après des mois passés dans un gouffre sans fond, dans lequel je stagnais sans même m'en rendre compte, je suis enfin décidée à sortir la tête de l'eau. Je le dois, pour moi comme pour ma famille.

Je m'appelle Zoé (*alias* Marie-Courgette). J'ai trente ans (et demi, comme disent les enfants). Il y a un peu plus de quatre mois, mes parents sont décédés dans un accident de la route, provoqué par un chauffard qui a doublé une voiture en plein virage, sans voir qu'une moto arrivait en face. Celle de

LA PLAGE DE LA MARIÉE

mon père. Papa est mort sur le coup. Et avant de le rejoindre, maman m'a confié son plus lourd secret. J'en ai porté le poids en même temps que mon deuil, tentant vainement de tout refouler au plus profond de moi-même. Et puis, d'un coup, j'ai réalisé la portée de sa confession. Aujourd'hui, je suis enfin prête à m'en libérer.

2

Quatre mois et demi plus tôt, fin avril 2015

Dans la vie, il y a des périodes où, quoi que l'on entreprenne, la chance nous sourit avec insolence. Et à d'autres moments, l'effrontée préfère filer vers d'autres horizons, nous laissant avec la seule envie de nous rouler en boule sous la couette et d'attendre, sans bouger. Attendre de voir si on ne pourrait pas s'endormir, mettons pour un million d'années, juste le temps nécessaire pour que nos soucis prennent leurs distances et nous lâchent un peu les stilettos. Je venais de rendre le bail du local où j'avais cru pouvoir cartonner avec une boutique de robes surfant sur la tendance vintage, et de surcroît, je n'osais pas annoncer à mon mec que je ne l'aimais plus.

Fascinée par le style rétro après être tombée en admiration devant une exposition sur la mode des années 1940-1950, j'avais ouvert mon petit magasin dans la vieille ville, à quelques pas du pub d'Elsa. J'y vendais des robes neuves, s'inspirant de la mode vintage. Les prix étaient raisonnables et j'étais réellement convaincue que les clientes allaient adorer. Sauf que la plupart d'entre elles avaient les moyens de fréquenter une

autre boutique, située deux rues plus loin, qui vendait des vêtements *vraiment* vintage, des robes et tailleurs Dior, Chanel, Saint-Laurent, des modèles rares et déjà portés, à prix forcément élevés. Je ne pouvais malheureusement pas compter sur mes trois seules clientes fidèles pour faire tourner la boutique. À Nice, on vend davantage de maillots de bain que de robes de pin-up rétro. Une fois consciente de cela, j'ai préféré mettre la clé sous la porte avant de me retrouver irrémédiablement endettée.

Cet échec m'a fait comprendre que je devais également mettre un terme à ma relation avec Antoine, qui ne m'a que très peu soutenue durant ma désillusion. Antoine est un musicien de rue. Un jour où j'achetais une glace sur la place Rossetti, sur laquelle il avait élu domicile pour se produire face à un public de passants, je l'ai remarqué car il venait de réussir une brillante reprise acoustique de *Creep*, de Radiohead. J'ai craqué pour son charme un peu british, dû en partie à sa nonchalance, ses cheveux cuivrés en bataille et ses yeux aux paupières tombantes. Il avait l'air d'avoir été tiré de son lit avant d'avoir pu terminer sa nuit. En permanence. Le problème, c'est que ce qui nous plaît trop vite au départ finit par nous insupporter et je n'ai pas tardé à réaliser que mon artiste bohème ne comptait pas évoluer. Il aurait pu tenter des castings ou une reconversion professionnelle, me montrer qu'il était prêt à tout pour s'engager avec moi ; il m'a surtout prouvé qu'on pouvait prendre du bon temps avec quelqu'un sans penser au lendemain. Ce n'était pas du tout ce que j'attendais d'une relation, mais j'étais incapable de le lui dire. J'avais peur de le blesser, nous étions malgré tout attachés l'un à l'autre. Je me rendais bien compte que tous les petits amis que j'avais eus jusque-là n'étaient qu'une déclinaison, les uns découlant des autres. Des hommes que je trouvais touchants dans leurs faiblesses, au point d'avoir envie de devenir celle qui les pousserait à se surpasser. Évidemment, cela n'avait jamais fonctionné.

Sur l'échelle des grosses emmerdes, j'étais convaincue d'avoir atteint le maximum. Alors, la vie, ou plutôt la mort, a

décidé qu'il était temps de me donner une sacrée leçon afin de réviser, à l'avenir, mes priorités.

Ce matin-là, un vendredi, j'étais en train de m'engueuler avec Nicole Mattei, ma conseillère Pôle Emploi. Après un parcours professionnel dans le commerce depuis mon BTS, j'avais envie de faire autre chose, sans trop savoir quoi. Ce qui, à ses yeux, était illogique. Bref, ça coïncitait entre Nicky et moi. J'essayais, en vain, de lui expliquer que j'avais beau être attirée par le relationnel, je n'étais pas prête pour autant à suivre une formation qui me permettrait de changer les couches des petits vieux.

— Vous n'y mettez vraiment pas du vôtre ! a-t-elle soupiré d'énervement. Vous voulez du travail, oui ou non ?

Je n'ai pu m'empêcher de la provoquer gentiment :

— Bah non, évidemment ! Je viens vous voir un vendredi matin à dix heures juste pour faire une partie de Scrabble avec vous !

Bon, en vérité, à ce moment-là, j'aurais préféré faire une grasse matinée plutôt que de subir des leçons de morale sur ma vie professionnelle, et Nicole, j'en suis sûre, avec ce magnifique soleil, aurait apprécié une autre occupation plutôt qu'être enfermée avec moi dans ce bureau aux murs ternes (comme s'enfiler un mojito sur la plage du Castel, par exemple, et sans moi, cela va de soi).

Elle a levé les yeux et les bras au ciel.

— Je crois que j'ai besoin d'un café, là, mademoiselle Ilic. Je peux compter sur vous pour m'attendre une minute ?

— Allez-y, je mélange les lettres.

J'ai bien cru que Nicole allait faire une crise d'apoplexie tant sa poitrine bronzée et un peu ridée se soulevait sous son décolleté vert pomme. Elle a à peine franchi le seuil de son bureau que mon portable s'est mis à sonner. Je n'avais pas pensé à le mettre en mode vibreur et l'intro de *Rebel Rebel*, de David Bowie, s'échappait de mon sac à main. J'ai tenté de faire comme si je n'entendais rien. Nicole avait fermé la porte, donc techniquement, tout le bâtiment n'allait pas profiter de mes goûts musicaux. Mais le téléphone persistait à sonner de façon

stridente. Ce qui était plutôt anormal, pour un vendredi matin. À coup sûr, c'était un opérateur payé pour me proposer un sondage auquel je n'avais pas envie de répondre. Ou une miraculeuse proposition d'emploi. Dans le doute, j'ai décroché. Une voix inconnue et fébrile m'a annoncé que mes parents venaient d'avoir un grave accident. Leur moto avait percuté une voiture qui en avait doublé une autre dans un virage. Ils avaient été rapatriés à Nice en hélicoptère et j'étais attendue au plus vite à l'hôpital.

Nicole est revenue dans le bureau au moment où je raccrochais et, voyant mon visage déjà rongé par l'inquiétude, elle a renoncé à m'engueuler.

— Je dois y aller. C'est grave.

Je l'ai plantée là sans prononcer un mot de plus et je me suis ruée dans le premier bus qui passait afin de regagner le centre-ville, où je pourrais attraper un tramway. J'en avais pour une heure de trajet, bouchons compris, l'heure la plus longue de mon existence, celle où j'ai eu le temps de me poser toutes les questions qu'il ne fallait pas, dont une, récurrente : mes parents étaient-ils encore en vie ? Dans le tramway, j'ai envoyé un SMS à mes amis afin qu'ils me rejoignent quand ils le pourraient. J'étais partagée entre le choc, l'hébétude et l'angoisse. Mes yeux avaient déjà laissé jaillir un flot de larmes et une dame âgée m'a tendu un mouchoir en papier en tentant de me reconforter :

— Un de perdu, dix de retrouvés, ne vous en faites pas. Vous êtes toute mignonne.

Enfin, je suis arrivée au terminus et me suis précipitée aux Urgences en courant. La dame de l'accueil à laquelle je me suis présentée à bout de souffle a prévenu quelqu'un par téléphone. Au bout de deux minutes, une femme en blouse, un médecin, est venue me chercher et m'a conduite dans un endroit isolé, là où l'on ne pouvait probablement pas entendre les hurlements de fauve que j'ai poussés quand elle m'a annoncé que papa avait été tué sur le coup. Elle m'a pressé gentiment le bras et m'a dit les mots impersonnels qu'on entend dans ces cas-là. Alors, j'ai pensé à ma mère.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



La plage de la mariée

Clarisse Sabard



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON